

Daniel Bournoux

SHAKESPEARE

Le Choix du spectre



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

SHAKESPEARE

Le Choix du spectre

Couverture : Portraits de John Florio et de William Shakespeare

Mise en page : Mélanie Dufour

© Les Impressions Nouvelles – 2016

www.lesimpressionsnouvelles.com

info@lesimpressionsnouvelles.com

Daniel Bournoux

SHAKESPEARE

Le Choix du spectre

Récit

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

À Lamberto Tassinari,
sans qui ce livre n'aurait jamais existé.

Prologue du loir dans la théière

Devant le grand rideau cramoisi bariolé de rois, de reines et de valets tête-bêche tombés en pluie d'un jeu de cartes, on roule un guéridon supportant une grosse théière d'où sort à mi-corps un loir, dont la queue touffue s'échappe hors du bec verseur. Il tient entre ses deux pattes émergées un rouleau de papier dont il s'apprête à donner lecture après avoir chaussé ses besicles, lissé ses longues moustaches et soupiré qu'on interrompt sa sieste.

« Honorable public qui venez ici prendre place, la pièce que nous avons l'audace de vous proposer n'est peut-être pas conforme en tous points aux canons de la bienséance, ni aux règles de composition prescrites par l'École. L'illustre Shakespeare pourtant peut servir à son auteur de caution, lui qui ne tirait rien de sa propre imagination mais qui adaptait, traduisait ou remettait au goût du jour des grimoires italiens, ou de vieilles chroniques historiques plus ou moins connues de ses contemporains. Les livres naissent des livres, l'imagination prend son élan dans la mémoire et nos auteurs ne font que se citer, se plagier ou grimper adroitement les uns sur les autres –

(Ici l'animal apparemment très las éprouve le besoin de faire une pause pour lentement nettoyer ses verres de lunettes)

LE CHOIX DU SPECTRE

– comme ce Shakespeare que des générations de critiques ont examiné ligne à ligne pour montrer qu'il n'avait rien inventé, puisque la plupart de ses intrigues existaient déjà, jusque dans le détail de scènes qu'il n'a fait qu'adapter. Au point qu'il faut se demander comment cet homme eut accès à tant de livres, lui qu'on présente comme un provincial de petite culture, plus habile à vendre du grain ou à prêter avec usure qu'à signer de son nom, ou à entretenir avec les esprits éminents de son temps une correspondance dont les mêmes obstinés chercheurs n'ont pu, malgré leurs assidues et profondes investigations, retrouver nulle trace.

(Le loir comme parvenu au bout de son effort, saisi d'un long bâillement pique du nez et semble se rendormir, mais les cris impatientes du public le persuadent de revenir à son rouleau)

Comme ce Shakespeare disais-je, tira son Roméo, son Othello ou son marchand de Venise de Matteo Bandello, Giambattista Cinzio ou Giovanni Fiorentino, on est fondé à dire qu'il n'a rien inventé, mais dans ce cas quel est en revanche celui qui inventa Shakespeare ? La recherche des sources s'est arrêtée aux pièces, il serait temps de poser sérieusement la question de savoir qui était leur auteur, qu'on joue sur les théâtres depuis quatre siècles en multipliant autour de sa vie des vues d'almanach. L'ouvrage que nous vous soumettons reprend ce doute ou ce constat – formulé depuis cent cinquante ans par d'éminents esprits – que le « Shakespeare » sur lequel on continue de moudre des biographies ne peut pas être l'auteur de ses pièces, car il y fallait une culture, une passion pour différentes langues, une connaissance de la Cour, ou des littératures qui circulaient alors en Europe

PROLOGUE DU LOIR DANS LA THÉIÈRE

que le pauvre homme qu'on nous montre déambulant entre Londres et son Warwickshire natal semblait bien en peine de connaître, voire de soupçonner. Les partisans de la thèse officielle, ceux qui soutiennent l'élection à cette prestigieuse paternité du bourgeois de Stratford-upon-Avon, méconnaissent gravement la profondeur de cette œuvre et les conditions où elle s'enracine, la patiente accumulation des connaissances, des expériences, des réflexions philosophiques ou morales qui, d'ailleurs, ne viennent pas que des livres mais qui supposent une vie beaucoup plus remplie ou aventureuse qu'on croit. On se fait une petite idée de l'inspiration, et un pauvre paravent du « génie », en attribuant ce corpus au Shakespeare officiel, écartons ce fantoche, tordons ce faux-nez si nous voulons mieux comprendre, et apprécier, les beautés du théâtre le plus traduit et aujourd'hui encore le plus joué partout dans le monde –

Le loir hélas, soudain pleinement réveillé et cédant des deux pattes antérieures à la mimique, a laissé échapper son rouleau, et perdu ses lunettes en tentant de le ressaisir ; il demeure tout interdit devant la bronca du public qu'il considère en écarquillant sur lui ses petits yeux de myope. On ne sait si les gens se fâchent devant l'intolérable hypothèse, débaptiser Shakespeare !, ou si la lenteur scolaire et le ton ânonné du conférencier augmentent leur impatience d'en apprendre plus, des mots peu convenables fusent du parterre, parasite ! Imposteur ! Musaraigne ! Une pêche à demi grignotée projetée sur le ventre de la théière s'y écrase avec un gros splash. La queue du petit animal coule hors du bec et toute sa masse touffue, avec une agilité qu'on ne lui soupçonnait guère, se glisse dans le trou du souffleur où le loir se blottit, désormais hors d'atteinte, à l'exception d'un

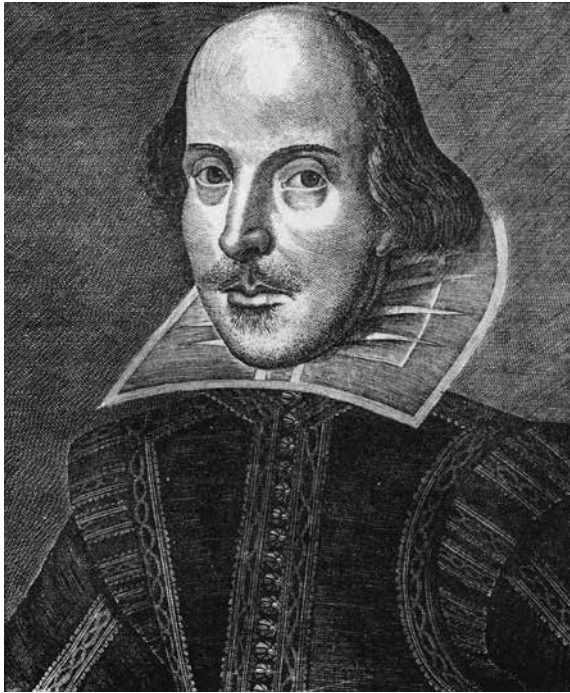
LE CHOIX DU SPECTRE

pinceau de fourrure qui accroche le rayon d'un projecteur et demeurera visible tout le temps de la représentation, comme flottait dans l'air le sourire du chat de Cheshire longtemps après qu'Alice eut pris congé de lui au croquet de la Reine.

Manié dans la coulisse par un bras vigoureux, le sonore brigadier martèle le plancher et, au troisième coup rituel, le rideau dans un grand froissement de cartes battues enfin se lève...

« Tu peux le chasser avec des fourches et de l'espoir
Tu peux menacer sa vie avec une action de chemin
de fer
Tu peux le charmer avec des sourires et du savon
(...)
Car le Snark est une singulière créature qui ne veut
Être attrapée d'une façon conventionnelle »

Lewis Carroll, *La Chasse au Snark*
(traduction d'Aragon)



Gravure de Martin Droeshout publiée en tête du Folio de 1623.

PREMIÈRE PARTIE

I. *Entrée du spectre*

« Rentrez ces épées qui brillent :
la rosée pourrait les rouiller »
(*Othello*, I, 2)

Je hais Shakespeare, je veux parler du personnage officiel, le triste hydrocéphale dont la face blafarde barbouille si vilainement le frontispice du légendaire Folio de 1623, ce volume aujourd'hui hors de prix qui scelle pour le théâtre le canon à jamais refermé de ses œuvres. Comment peut-on s'obstiner à proposer encore ce masque de carnaval, pourtant partout repris, aux foules d'admirateurs qui réclament à grands cris l'auteur ? Jamais vous ne ferez tenir la pile de ses livres sur les épaules si frêles ici gravées, bien maladroitement, par le jeune Martin Droeshout sept années après la mort (supposée) du Barde « upon Avon » : qui peut trouver *ressemblante* cette tête d'œuf posée sur l'écuelle d'un col ou d'une fraise durement amidonnés ? Ce pourpoint étroit aux bourrelets qui viennent exagérément gonfler les maigres épaules, l'horrible bulbe qui pousse sur son front, et se répète sous la paupière inférieure de l'œil droit comme si le visage affligé d'une éruption maligne se trouvait sur le point de crever en ulcères, en escarres... Et que dire de cette ombre de moustache, plaquée comme une morve au nez du sinistre portrait ? Les lèvres constipées du bourgeois recomptant ses écus, cet air gauche et

quelque peu chafouin semblent frémir encore des émois de l'adolescent masturbateur.

Il y a maldonne ou plutôt tromperie, escamotage délibéré de l'effigie tant attendue du personnage au fronton de cette somme rassemblée par les amis de l'auteur, Jonson, Heminges, Condell, ses collègues de jeu ou d'écriture dramatique, et que commandita et paya la puissante famille Pembroke. Tous ceux-ci, qui rendent ici à leur maître et ami ce formidable hommage, se sont mis d'accord dirait-on pour dissimuler son visage aux regards du lecteur, en faisant appel à ce jeune apprenti d'origine flamande, sans grande expérience (mais dont les gravures ultérieures montrent de quoi il sera capable) : pour orner notre beau Folio, et ouvrir à la page d'honneur ce monument pieusement élevé à la gloire de l'auteur que nous aimons le plus, mettez la tête de n'importe qui ! Ou, plutôt, accrochons-y un masque tel que le lecteur sagace se trouvera renvoyé à l'absence, à la dérobadie calculée et durable du vrai Shakespeare ou de celui, quel que soit son nom, dont le patronyme a toujours sonné comme un pseudo, un nom de plume...

Ce double jeu perce ou s'entend, il me semble, dans le commentaire ambigu, teinté d'ironie voilée, de l'adresse au public versifiée par Ben Jonson en marge de cette planche : après avoir relevé l'inadéquation d'une telle face avec le génie de l'auteur, il supplie le lecteur de ne pas chercher l'esprit du poète dans les traits du cuivre, inapte à le fixer, et de se détourner de l'image pour consulter les pages du Livre, « ...*But, since he cannot, Reader, look / Not in his Picture, but his Book* »

Le pieux, le sage avertissement d'ailleurs conforme aux Écritures, *Tu ne feras pas d'images taillées !* Ne rêvons

I. ENTRÉE DU SPECTRE

pas de dévisager en face, une bonne fois, notre Barde. Son vrai, son unique portrait nous attend dans ses textes. Et sans doute l'absence du véritable visage (à jamais perdu ?) de Shakespeare fait-elle miroir à ce méticuleux effacement qu'il pratiqua au fil de sa vie, puis que les siècles enterrinèrent. Parmi les très grands auteurs, ceux que nous vénérons et dont nous voudrions tout savoir, lequel sinon le soi-disant « Shakespeare » aura mis plus de soin à blanchir son nom et ses traits, lacérant et broyant menu les éléments de sa biographie ? Dante, Montaigne, l'Arétin ou Marlowe, ces noms s'écrivent sous des portraits qui nous montrent quelque chose de l'auteur ; de Shakespeare, nous ne verrons décidément *rien*.

Mon premier ou véritable intérêt pour son théâtre remonte à 1977, année au cours de laquelle Daniel Mesguich vint à la Maison de la culture de Grenoble, à l'invitation de Georges Lavaudant, monter sa première mise en scène d'*Hamlet* – une pièce à ce point canonique ou fétiche qu'il en réinventait une quatrième version, en novembre 2014, à la Cartoucherie de Vincennes. « Welcome, masters ! » lance le Prince à l'arrivée des comédiens au Château. Je rencontrai Daniel et sa jeune troupe un peu folle à l'occasion d'un numéro de revue, par lequel nous nous proposons d'accompagner ou de mettre en valeur son spectacle. L'affaire s'annonçait passablement embrouillée, et bien faite pour ébouriffer les gardiens du texte ou du sépulcre, Mesguich introduisant sur scène deux Hamlet, deux Ophélie, plus quelques citations de Duras ou Lacan interpolées ici et là dans les monologues du Prince, le tout traduit par Dominique Vittoz en un pseudo-vieux ou haut-français prétendument contemporain du-dit Branle-lance (comme Daniel

plaisantait alors avec le nom du Barde) ; pour conclure ce spectacle, un Fortimbras joué par le maître des lieux, Lavaudant lui-même, n'avait plus qu'à paraître, dieu descendu de la machine pour réclamer enfin qu'on lui rende sa scène... Je ne vais pas me lancer ici à reconstituer cette représentation mémorable, d'ailleurs commentée (peut-être à l'excès) dans la troisième livraison de *Silex*, sinon pour en rappeler l'intuition principale, ou la question dont partait notre pétillant Mesguich : comment montrer au théâtre l'apparition d'un spectre ? Comment faire descendre ou monter sur les planches le surnaturel ?

Certainement pas en exhibant physiquement la « Chose ». Lors de la scène du banquet de *Macbeth* par exemple, le spectre de Banquo n'est vu que par le roi seul, qui vient de commanditer et d'apprendre sa mort ; le cadavre ne revient pas occuper sa chaise vide et demeure invisible aux convives ou à la propre femme du meurtrier, l'effet d'hallucination ne jouant que par le contraste entre la terreur de l'un, et les propos étonnés des autres.

Il n'était donc pas question de faire apparaître le spectre. Celui-ci au théâtre doit demeurer *chose mentale* ; ou plutôt, argumentait malicieusement Mesguich, on ne l'y montre que trop puisque le spectre, c'est le raccourci ou l'emblème du spectacle lui-même, soit ce démon du théâtre qui, après s'être emparé d'Hamlet, ne le lâche plus et contamine de proche en proche ses partenaires. Sur les remparts comme dans la chambre de la reine, il arrive au fils de voir double, c'est un aspect de son amour du théâtre ou d'un esprit prophétique ou légèrement *out of joint* – déjanté, désajusté ?

Dans cet ordre d'idée, doctement développé, les remparts qui donnent leur cadre aux premiers échanges

I. ENTRÉE DU SPECTRE

s'identifiaient à la rampe même du théâtre, la nuit (les lugubres « Good night » qui résonnent tout au long) désignaient le temps de notre représentation, l'oreille empoisonnée du Roi fend notre propre écoute, « To be or not to be » exprimait la maxime de l'acteur (est-il et n'est-il pas *à la fois*, en effet, celui qu'il joue ?), le cri « Lights, lights, lights » lancé par Claudius piégé par la « Mouse-trap » déclenchait la lumière dans la salle et la césure de l'entracte ; ou encore (acte V) le duel des fleurets entre Hamlet et Laertes s'égalait à celui des reflets : les deux jeunes gens ne sont-ils pas le miroir l'un de l'autre ? Hamlet n'a-t-il pas, tuant Polonius, « fait sous lui » (dit Victor Hugo) un jumeau acharné à venger son père, puis sa sœur Ophélie ?..., etc. Expert en jeux de mots, en intertextualité et en baroques traversées du miroir, Mesguich frappait de perplexité un public quelque peu sonné ; ou sommé, pour bien entendre sa mise en scène, d'avoir préalablement passé moins une agrégation d'anglais que de Derrida, ou de Lacan !

Passons. Si ce coup d'éclat ne fit pas parmi nous l'unanimité, j'en fus moi-même durablement remué, notamment par l'affaire du spectre. Une autre mise en scène, à quelque temps de là, prétendait nous montrer physiquement celui-ci (« the Thing » comme disent à plusieurs reprises ses premiers témoins, Marcellus, Bernardo, Horatio) sous l'espèce d'une cavalcade : Patrice Chéreau avait imaginé pour frapper les esprits un chevalier en armure luisante déboulant bruyamment des coulisses sur un étalon noir dont les sabots martelaient durement le plancher. L'apparition faisait sensation (et chaque spectateur, je crois, s'en souvient) ; elle n'était pourtant pas, comme le dispositif imaginé par Mesguich,

vertigineuse. Or j'ai toujours, au théâtre, demandé ou privilégié ces moments de vertige où le jeu et le réel, la scène et la salle tendent à se confondre. Un spectacle *spectral*, replié ou retourné sur lui-même comme la naissance d'un tourbillon, la boîte de Vache-qui-rit ou « la main dessinant la main » (qui la dessine) dans telle célèbre gravure d'Escher, soulevait en moi plus de questions qu'une chevauchée certes saisissante, mais digne du Puy-du-Fou.

Devant la baraque foraine où Mesguich officiait, avec dans l'emploi du souffleur d'aussi considérables comparses que Mallarmé, Joyce, Derrida ou Lacan, je ne tardais pas à prendre la file, persuadé moi aussi qu'il n'était pas question de voir le spectre ni de le montrer, mais de le disséminer ou de le généraliser. « The very coinage of your brain », *c'est votre esprit qui le façonne*, opposera Gertrude (qui ne voit rien) aux visions de son fils lors de la terrible *closet scene* (III, 4). Feu Hamlet le défunt père, expédié par son frère *ad patres* ne peut paraître sur ce théâtre qu'à l'état de réverbération, comme un effet lancinant d'écho, ou de ces répétitions (de mots, de situations, de personnages) dont je dressais de mon côté l'inépuisable liste : il n'y a pas que le revenant qui revient dans cette « prison » d'*Hamlet*, espace coudé étrangement miroitant, dédoublé ou réfléchissant.

Nous croyons savoir qu'aux représentations du Globe, Shakespeare se réservait de jouer le rôle du spectre. C'est un emploi commode pour un auteur ou pour le régisseur qui peut ainsi, tout le temps qu'il ne joue pas, surveiller les autres, leur donner le départ ou leur souffler une réplique. En 1601, les champions de la déconstruction n'avaient pas encore frappé et l'on exposait donc bonnement le physique du spectre en plein jour,